



**HAL**  
open science

## ”Vertu politique et vertu sémantique”, préface à Henri Drei

Laurent Loty

► **To cite this version:**

Laurent Loty. ”Vertu politique et vertu sémantique”, préface à Henri Drei. La Vertu politique : Machiavel et Montesquieu, L’Harmattan, pp.7-14, 1998, Ouverture philosophique. halshs-04817133

**HAL Id: halshs-04817133**

**<https://shs.hal.science/halshs-04817133v1>**

Submitted on 3 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA VERTU POLITIQUE : MACHIAVEL ET MONTESQUIEU

Ce livre fournit des armes intellectuelles pour penser quelques problèmes de la démocratie aujourd'hui. Comment reconstruire des valeurs sans les soumettre à une transcendance non humaine ? Comment redonner de la valeur à la politique, articuler politique et éthique sans dissoudre la politique dans la morale ?

Henri Drei éclaire ces questionnements par une enquête sur Machiavel et Montesquieu. Pour transformer les conceptions de la république et de la démocratie, de la guerre et de la paix, de la liberté et du bien-être individuel et collectif, ces deux écrivains politiques modifient le sens d'un mot-valeur au fondement du lien social : « vertu ».

Mais la grande nouveauté de cette étude est de révéler en quoi le penseur est de part en part un écrivain, et ses actes, des actes textuels. Des actes destinés à produire des lecteurs vertueux, c'est-à-dire citoyens et actifs. Il y a chez Machiavel et Montesquieu une théorie et une pratique des rapports entre socialisation politique et socialisation de la signification. Pas de vie commune sans valeurs partagées, pas de valeurs partagées sans mots pour les dire et les interroger.

Pour penser la démocratie aujourd'hui ? pas d'électorat actif sans lectorat créatif. Pour un dépassement de la *virtù* républicaine et guerrière par une vertu démocratique et pacifique ? Tel est l'enjeu de ce déplacement qui fait passer Henri Drei, et ses lecteurs avec lui, de Machiavel à Montesquieu.

*Docteur d'Etat, Henri Drei enseigne les lettres, traduit et interprète l'italien. Ses publications portent sur les conceptions de l'histoire, de la démocratie et de la paix, et sur les effets de lecture induits par les textes politiques.*



9 782738 473790

ISBN : 2-7384-7379-2

OUVERTURE PHILOSOPHIQUE

OUVERTURE PHILOSOPHIQUE

LA VERTU POLITIQUE :  
MACHIAVEL ET MONTESQUIEU

Henri DREI



Henri DREI

# LA VERTU POLITIQUE : MACHIAVEL ET MONTESQUIEU

*Préface de Laurent LOTY*

1998

OUVERTURE PHILOSOPHIQUE

## Vertu politique et vertu sémantique

Si le livre de Henri Drei me paraît fondamental, c'est qu'il tient à fournir des armes intellectuelles pour penser quelques problèmes de la démocratie aujourd'hui. En particulier : comment reconstruire des valeurs sans les soumettre à une transcendance non humaine, qui serait la valeur des valeurs (Dieu bien sûr, la Nature, le Marché ou l'Histoire, et même parfois ce que l'on appelle l'Humanité, ou encore des transcendances plurielles et potentiellement belliqueuses comme les États, les Nations, les Races, les Communautés, etc.) ? Ou encore, comment redonner de la valeur à la politique, c'est-à-dire comment articuler politique et exigence éthique sans remplacer la pensée politique par la morale ?

Plus précisément, le travail de Henri Drei peut s'inscrire dans une réflexion sur la crise de la représentation politique aujourd'hui.

Pour répondre à cette crise, les deux solutions peut-être les plus fréquemment invoquées sont le recours à la communication et à l'éthique. Ainsi tel ou tel dirigeant politique peut-il être convaincu qu'il lui suffit de parvenir à bien communiquer le sens de son action et les valeurs qui la fondent, pour que tous les citoyens d'une nation adhèrent à ce qui ferait nécessairement le bien de chacun et de tous. Dans ce cadre de pensée, si les électeurs n'ont pas compris que tel choix politique est nécessairement le bon choix, c'est que le gouvernement a mal communiqué. Parallèlement, il conviendrait, pour restituer la confiance entre électeurs et dirigeants, que ces derniers cessent de pécher par immoralité et opèrent un rapide retour à l'éthique.

Reprenons ces deux réponses à la crise de la démocratie représentative. Le leitmotiv sur la communication est au mieux une erreur, au pire une mystification. Les mots, les phrases, les discours, les textes, ne sont pas des instruments qui permettent de faire passer des idées et des valeurs, ce sont le corps même des idées et des valeurs. L'auditoire, le lectorat, l'électorat, ne sont heureusement pas toujours le réceptacle passif de mots et de valeurs, ils donnent existence aux idées et valeurs par l'activité de réception des discours qu'on leur adresse. Si des citoyens n'approuvent pas le contenu d'un discours, c'est qu'ils en refusent

aussi la forme. Le choix d'une communication politique est un choix politique, parce que communiquer est un acte public, parce que la forme est indissociable du contenu, parce que les choix de mots sont des choix de valeurs.

Le deuxième leitmotiv correspond à un mouvement de fond des mentalités, par lequel le *tout-politique* des décennies précédentes laisse progressivement la place au *tout-éthique*. Substitution qu'il est difficile d'apprécier. D'une part, elle me paraît une exigence louable de morale et consiste à reconstituer un plan de valeurs qui surplombe des pratiques politiques éventuellement critiquables. D'autre part, elle renforce la déconsidération du politique et interdit de comprendre cette banalité que le politique concerne le rapport de l'individu aux autres (voire à ce qui incarne soi et tous les autres). Une telle banalité devrait invalider toute pensée sur les valeurs qui n'articulerait pas ce qu'on désigne habituellement de deux termes distincts : l'éthique et la politique. Si la politique se doit d'être éthique, l'éthique, considérée en tant que théorie et pratique des relations interindividuelles, ne peut pas ne pas être politique.

L'étude de Henri Drei s'efforce de répondre à ce questionnement sur les valeurs et leurs fondements, en refusant la disjonction de la communication et de son contenu, en rejetant la pratique aliénante de valeurs imposées d'en haut, en déplaçant la question des rapports entre morale et politique.

Elle le fait en étudiant les mots "virtù" et "vertu", mots-clés qui structurent des textes majeurs pour l'histoire de la pensée politique : *Le Prince* et les *Discours* de Machiavel, les *Considérations* et *l'Esprit des lois* de Montesquieu. Elle analyse la contribution de ces textes à une conception de la politique comme champ autonome par rapport à la religion et à la morale. En histoire de la philosophie politique, Henri Drei ne manque pas de prédécesseurs qui ont mis en évidence ce que Machiavel et Montesquieu ont apporté à la réflexion politique. De telles lectures supposent, pour Machiavel, le refus d'entériner l'usage commun du terme "machiavélisme", usage moral et dépréciatif. Elles invitent, pour Montesquieu, à dépasser la simple valorisation d'un père fondateur de la sociologie et de la démocratie, la première paternité étant susceptible de légitimer *a priori* la scientificité des sciences sociales, la seconde permettant de se réclamer en toute bonne conscience de la démocratie, parfois sans même en interroger les multiples formes et enjeux possibles. Mais l'étude de Henri Drei passe par d'autres chemins.

Elle analyse minutieusement et méthodiquement des textes qui, à eux seuls, constituent déjà des contextes : les contextes de leurs mots, de leurs phrases et de leurs réseaux de phrases. Par là, cette étude attire l'attention sur des phénomènes que l'histoire de la pensée politique a tendance à délaissier. Car Henri Drei n'analyse pas exactement des pensées mais des textes, non pas des concepts préexistants à toute communication, mais des idées qui sont des mots. Non pas des auteurs, par définition inaccessibles, mais ces actes que sont leurs textes, des actes textuels. Et finalement, non pas la bonne interprétation ou la véritable signification des textes, mais ce qui des lecteurs se trouve virtuellement dans les textes : des lectures possibles, telles qu'elles se trouvent en grande partie déterminées par les stratégies discursives des auteurs, et, en l'occurrence, déterminées à être des lectures actives.

La démarche suivie est, à quelques nuances près, la même pour les textes de Machiavel et ceux de Montesquieu : une première partie analyse la notion-clé, *virtù* ou vertu, dont les significations sont appréhendées comme le produit d'une structure textuelle ; une seconde partie étudie les procédures argumentatives et stratégiques, qui induisent les modalités de la lecture et de la réception des textes ; une dernière partie utilise les acquis précédents pour procéder à une interprétation synthétique de la conception de la politique de chacun des auteurs.

L'originalité de cette étude réside dans le pari suivant : comprendre la conception de deux très grands penseurs de la politique par une analyse sémiologique de la notion-clé de vertu et par l'étude de leur rhétorique argumentative. Mais ce travail n'est en rien l'application d'une science linguistique ou stylistique à une histoire de la philosophie politique. Henri Drei n'applique pas l'une à l'autre, il les fait interférer, parce qu'il articule analyse des mots et analyse des concepts (le titre initial de la thèse dont est issu ce livre était "Le Mot et le concept de vertu chez Machiavel et Montesquieu"). Il propose une réflexion sur la corrélation entre une problématique du politique et une problématique de la signification, plus précisément entre, d'une part, ce qui fonde la démocratie comme système de partage du pouvoir politique mais aussi communauté de valeurs, et d'autre part, ce qui constitue un système de signification : une commune adhésion au sens des mots, en particulier à ceux qui expriment et symbolisent les valeurs mêmes de cette démocratie.

La mise en évidence de cette corrélation passe par une théorie de la signification des mots et des discours, qui suppose une analyse des énoncés, mais aussi des stratégies textuelles et des effets virtuels sur les lecteurs. Si cette étude est intéressante, c'est parce qu'elle assume radicalement cette idée apparemment bien partagée selon laquelle un mot n'a de sens que dans et par son contexte. Le lecteur le plus averti se comporte bien souvent comme s'il suffisait de lire un mot pour en comprendre le sens, et en déduire la conception que l'auteur se fait de son objet. Henri Drei cherche à montrer le travail de constitution du sens des mots par le texte. Il montre surtout que cette démarche permet de comprendre à la fois la signification de la vertu chez les deux auteurs, la conception de la politique qui en dépend, et la finalité de leur œuvre relativement à leur public. Car les textes de Machiavel et Montesquieu travaillent précisément à déplacer le sens d'un mot (*virtù* ou vertu), à transformer la conception de la valeur que ce mot désigne, à modifier enfin le lecteur dans son appréhension du mot, mot qui, une fois pris dans son acception politique, induit une modification décisive de la conception même de la politique.

Je n'évoquerai qu'un seul exemple de la démarche employée, en l'occurrence relatif au travail de recherche des mots qui se trouvent à proximité de "virtù" chez Machiavel. Cette étude ne constitue pas tant un travail lexicométrique qu'une cartographie du mot "virtù", enquête qui finit par déstabiliser le concept même de "concept", tel que le pense un certain idéalisme linguistique ou philosophique. Ainsi, Henri Drei réunit dans un même groupe, constituant le "faire objectif" de "virtù", les termes qui ont "virtù" pour objet. Ces termes sont de statuts grammaticaux ou de valeurs sémantiques très différents. Or, ce regroupement, évidemment hétérodoxe, mène, entre autres, à assimiler des syntagmes aux significations en apparence aussi hétérogènes que : "ce qui produit la virtù", et : "le fait de penser la virtù". Conclusion ? l'une des idées maîtresses de Machiavel est que l'action de *penser* la virtù est l'un des moyens de *produire* la virtù. Ou mieux, l'une des pratiques des textes machiavéliens est de produire la virtù en l'écrivant, et de tenter de la propager en la faisant lire. Ce qui nous renvoie à la fonction même de l'ouvrage : écrire le texte intitulé *Le Prince*, c'est, virtuellement, contribuer à produire de la virtù chez les princes qui en sont les destinataires.

La démarche de Henri Drei est appropriée aux contenus et aux méthodes des deux auteurs étudiés. Chacun à sa manière,

Machiavel et Montesquieu s'efforcent de penser des rapports, de comprendre les principes et les forces régissant des systèmes d'interactions, d'élaborer des concepts efficaces par l'élucidation empirique de situations complexes. Henri Drei montre comment leurs discours procèdent à la construction progressive du sens, et en quoi leurs pratiques textuelles sont corrélées à une conception du politique, et informent les conditions mêmes de leur interprétation.

Henri Drei travaille ainsi dans le cadre d'une conception spécifique du processus de lecture. La compréhension consciente d'une unité de discours est informée à la fois par l'assimilation inconsciente des significations précédentes, et par la structure du discours qui tend à provoquer la recherche active du sens. Au delà de la compréhension de Machiavel et Montesquieu, l'analyse des "virtuèmes de vertu" suppose une théorie de la signification qui serait utilisable pour constituer une typologie des textes, au regard de l'effet de liberté qu'ils induisent sur le lecteur. Il est des stratégies d'écriture qui aliènent la liberté du lecteur alors même qu'elles paraissent le libérer, il en est d'autres qui provoquent et libèrent le lecteur, en l'appelant précisément à penser consciemment son rapport à ce qui le détermine, c'est-à-dire à la fois à ce qui détermine l'homme dans la société comme espace politique, et à ce qui détermine le lecteur dans sa lecture comme espace d'interprétation du sens.

Finalement, Henri Drei ne travaille pas sur la pensée de Machiavel et Montesquieu, mais sur leurs textes, leurs manières de penser, d'écrire, et de faire penser, de faire lire. La seule nuance à apporter à la phrase précédente est que la pensée de ces auteurs est précisément dans leur manière de penser et de faire penser, d'écrire et de se faire lire. Comment en serait-il autrement, tout spécialement pour des auteurs dont la pensée est une pensée de l'action et l'écriture un acte politique ?

J'ai dit plus haut que la vertu de cette étude réside dans la mise en rapport d'une problématique de la signification et d'une question politique. En 1606, le *Thresor de la langue françoise* de Nicot note que "vertu" peut signifier "signification d'un mot". Cette acception confirme, s'il le fallait, que Henri Drei a travaillé sur un mot qui se situe au croisement d'une philosophie de la politique et du politique, et d'un questionnement sur la signification. Chercher les significations virtuelles du mot vertu, ce n'est pas jouer sur les mots, c'est éclairer, chez Montesquieu surtout, un rapport décisif entre un travail textuel supposant une

conception de la signification, de l'écriture et de la lecture, et un travail idéologique engageant une conception de la politique. Ce que montre Henri Drei, c'est le rapport entre le degré d'adhésion à des significations de mots, et le degré d'intégration à des communautés politiques. Ce qu'il fait voir, c'est que si Montesquieu est un penseur important parce qu'il fait de "vertu" le principe de la démocratie, c'est en même temps un auteur dont la stratégie textuelle consiste à pratiquer une stratégie de la signification qui est elle-même démocratique. La signification du virtuel "vertu" dépend du travail de l'auteur, mais aussi du travail du lecteur. La pratique discursive de Montesquieu est vertueuse : elle éclaire le lecteur non pas en lui imposant une signification, mais en lui donnant les armes qui lui permettent de choisir une signification. À un autre niveau, cette thèse défend une hypothèse à la fois sémiologique, éthique et politique : il n'y a de démocratie que dans une prise en charge, par chaque citoyen, de sa liberté à agir dans un système politique, et à intervenir dans un système sémiologique : la démocratie est, entre autres, un espace de choix des valeurs, c'est-à-dire un espace de choix de la signification que l'on accorde aux mots-clés d'une communauté politique. La vertu de cette thèse est de montrer le lien intime entre le processus de socialisation démocratique et le processus de socialisation de la signification.

Il me reste à dire quelques mots de l'ultime comparaison entre Machiavel et Montesquieu à laquelle ce livre aboutit. Apparemment, Henri Drei esquisse à peine une comparaison, dans quelques pages de conclusion. En réalité, il exploite, en quelques brèves et denses remarques, les acquis des chapitres précédents, et fait le choix de ne retenir que des éléments majeurs d'une telle confrontation des textes :

1) les deux auteurs sont proches dans leur souci d'autonomiser la politique par rapport à la morale, à une morale de tradition religieuse. Ils sont proches encore par leur conception de la politique comme pratique d'optimisation, d'où leur intérêt, l'un pour le principat, l'autre pour la monarchie modérée, cependant que leur préférence, si les circonstances le permettaient, pourrait aller à la république ou à la démocratie. Mais surtout, les deux penseurs diffèrent, symptômes en cela des contextes culturels dans lesquels ils écrivent : Machiavel opère une "humanisation" de la "virtù" et de la politique, tandis que Montesquieu va plus loin en constituant une "laïcisation" de la vertu et de la politique. Il y aurait là, me semble-t-il, la mise en

évidence d'une tendance de Montesquieu à penser encore davantage que Machiavel l'articulation entre l'individuel et le collectif. Peut-être pourrait-on dire que le Florentin construit une sorte d'anthropologie politique de la vertu tandis que le Français élabore une sociologie politique de la vertu.

2) L'une des forces de cette étude est de souligner l'importance de la question militaire, et la manière dont Montesquieu déplace ici la pensée de Machiavel. Henri Drei ne montre pas seulement que pour Machiavel, l'organisation de l'État et la vivification de la vertu républicaine passe par la question militaire. Il souligne que Montesquieu a une conception de la vertu comme amour de la patrie et amour de l'humanité, qui peut valoir comme réponse à la pensée militaire de Machiavel. Alors que Machiavel se doit de penser le citoyen en guerre, Montesquieu s'efforce de penser le citoyen en paix, ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de concevoir le citoyen en armes. Montesquieu tente de penser une extension maximale, universaliste, de la communauté démocratique. Il réfléchit aux conditions de possibilité de la vertu, de la démocratie, de la paix. Tandis que Machiavel s'orientait, contre les guerres qui dévastaient l'Italie, vers une guerre constitutive d'un État moderne, Montesquieu propose, deux siècles plus tard, une confédération entre les nations.

3) Enfin, la comparaison entre les deux auteurs invite à évaluer en quoi, à l'intérieur d'une conception non moralisante de la politique, ils diffèrent quant au rapport qu'ils établissent entre les moyens et les fins de l'action politique. Henri Drei montre que Machiavel considère la préservation et le développement de la "virtù" à la fois comme un moyen et comme une fin. Dans tous les cas de figure, principat ou république, la fin s'avérerait identique au moyen. Machiavel ne serait ni machiavélique ni kantien, sa pensée serait caractérisée par un rapport particulier entre moyen et fin : leur assimilation dans une théorie de la pratique qui prône *la virtù pour la virtù*. Or Henri Drei permet de comprendre que pour Montesquieu, la vertu comme moyen et principe de la démocratie n'est peut-être pas tout à fait sa propre fin. Mais que cette fin relève aussi de la fraternité, de la paix, et peut-être du bonheur de l'humanité. Montesquieu ne serait pas non plus kantien, car il est prêt à accepter, selon les circonstances, des moyens qu'un certain idéalisme considérerait comme peu conformes à la morale (le commerce et la modération) pourvu qu'ils soient les meilleurs moyens possibles pour s'approcher de la fin souhaitée. Mais paradoxalement, sa

politique, comme le dit bien Henri Drei, serait toutefois une voie royale vers la morale, vers une politique qui soit éthique, sans s'écarter pour autant d'une construction d'un champ autonome du politique. C'est la leçon, me semble-t-il, de cette superbe page qui représente le «réseau des "amours"» (p. 150). En cela, le déplacement de Machiavel vers Montesquieu pourrait être le passage d'une conception de la "virtù" qui continue à privilégier le prince, ou au sein de la république, le principe "virtù", à une conception sociale de la vertu démocratique comme amour d'autrui. Ce serait aussi le déplacement d'une pensée politique qui a pu servir une idéologie nationale (l'usage de la virtù guerrière, princière ou républicaine, pour faire renaître l'Italie), vers une pensée politique qui peut servir une idéologie de la paix internationale, par la propagation de la vertu démocratique comme amour des citoyens du monde.

Vertu : notion religieuse ? principe moral ? exigence éthique ? principe politique ? puissance individuelle ? croyance collective ? passion interindividuelle ? autorité ? amour ? Le nom de quoi ? Au nom de quoi ? Mot-valeur. Et dans quel contexte ? dans quel texte ? dans quel discours ? dans quelle parole ? dans quelle communauté ? par quel auteur ? chez quel lecteur ? chez quel auteur ? par quel lecteur ?

À la fin des *Lettres persanes*, des lecteurs découvrent aujourd'hui encore qu'un auteur nommé Montesquieu tend la plume à une femme, Roxane, qui a su lire Usbek et lui écrire ce qu'il entend et ce qu'il devrait entendre dans le mot "vertu". Le livre de Henri Drei ne manque pas non plus de vertu. Ou pour le dire autrement : au lecteur de passer à l'acte...

Laurent Loty